EXIT
Sortir - Questionner - Inventer
HÉLÈNE SOULIÉ

PEAU D'ÂNE
LA FÊTE EST FINIE

Création automne 23
Tournée saisons 24 - 25 - 26

SPECTACLE TOUT PUBLIC
10 ans +
En scolaire 9 ans +

©Marc Ginot • PEAU D'ÂNE-LA FÊTE EST FINIE

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE **HÉLÈNE SOULIÉ**
TEXTE **MARIE DILASSER** EN COLLABORATION AVEC **HÉLÈNE SOULIÉ**

REVUE DE PRESSE

PORTRAIT INTERVIEW

Propos recueillis

Peau d'âne, la fête est finie

THÉÂTRE PUBLIC DE MONTREUIL – CDN / MISE EN SCÈNE **HÉLÈNE SOULIÉ**

Avec l'autrice Marie Dilasser, la metteure en scène Hélène Soulié crée une version contemporaine du conte *Peau d'âne*, où réel et fiction se mêlent pour dire la nécessité de l'écoute. Et la possibilité de la joie.

« Depuis les débuts de ma compagnie EXIT, je travaille théâtralement sur les mécaniques de pouvoir et de domination dans une démarche intersectionnelle. Depuis l'intime, je m'intéresse aux enjeux de classe ou de race, en interrogeant toujours des récits qui sous-tendent les réalités collectives sur lesquelles je me penche. L'idée de créer une version contemporaine de *Peau d'âne* me vient en 2021, à la lecture de *La Familia grande* de Camille Kouchner, récit fondateur pour la libération de la parole sur l'inceste en France, dans l'élan de #MeToo. Ce témoignage m'a tout de suite fait penser au conte, qui enfant provoquait chez moi un malaise que je n'expliquais pas. Or il s'agit tout de même de l'histoire d'un roi qui veut se marier avec sa fille, et qui n'est à aucun moment jugé pour cela. Cette histoire populaire a connu une vingtaine de versions au cours de l'Histoire, qui à chaque fois portent très fortement l'empreinte de leur époque. Avec *Peau d'âne, la fête est finie*, je m'inscris dans ce mouvement de réécriture propre au conte.

© Manon Jalibert

La metteure en scène Hélène Soulié.

La fiction à la rescousse du réel

Cherchant à développer dans mon travail de mise en scène les nouvelles possibilités de récits offertes par un réel dynamité ou contaminé par une fiction, ou vice-versa, j'ai fait appel à l'autrice Marie Dilasser pour la création de ce spectacle. Nous avons écrit à quatre mains, dans un aller-retour constant entre le texte et le plateau et avec l'objectif d'une double adresse aux enfants et aux adultes. Dans notre conte actuel, porté par une esthétique très visuelle, on retrouve des éléments iconiques de la fable d'origine : une histoire de famille, un âne, une créature amie de la petite fille, un cake d'amour... Le reste est très différent, déjà parce que *Peau d'âne, la fête est finie* formule la violence qui n'est qu'à peine suggérée chez Perrault, Grimm, ou même dans l'adaptation cinématographique de Jacques Demy. Il ne s'agit pas toutefois d'effrayer notre jeune public, au contraire. En déployant au plateau un monde que nous aimerions voir exister dans la réalité, nous souhaitons ouvrir vers un possible où la joie domine. »

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Théâtre Public de Montreuil – CDN,
10 place Jean Jaurès, 93100 Montreuil. Du 14 au 22 octobre, le 14 à 14h30 et 20h, les 15 et 18 à 10h et 14h30, le 17 à 14h30, le 19 à 18h, le 20 à 17h et les 21 et 22 à 15h. Tel : 01 48 70 48 90. theatrepublicmontreuil.com

Snobinart
Le magazine culture et art de vivre du sud de la France

4 octobre 2023

© COMPAGNIE EXIT

HÉLÈNE **SOULIÉ**

Entretien

HÉLÈNE **SOULIÉ**

À l'origine du spectacle en six épisodes intitulé *MADAM (Manuel d'Auto-Défense À Méditer)*, Hélène Soulié poursuit son travail au carrefour du réel et de la fiction en adaptant le conte *Peau d'âne*, à découvrir pour la première fois en octobre au Théâtre Jean Vilar à Montpellier. En amont des dernières répétitions, rencontre avec la metteuse en scène autour de ce nouveau projet, de son travail et de son approche du théâtre.

RECUEILLI PAR **PETER AVONDO**

D'où vous vient ce projet de créer* Peau d'âne - La fête est finie *?

Ce qui m'intéresse, c'est de travailler sur le lien qu'entretient le réel avec la fiction, la fiction avec le réel, et les possibilités de nouveaux récits que va permettre un réel dynamité par une fiction ou une fiction dynamitée par un réel. Je travaille beaucoup là-dessus. *Peau d'âne*, c'est un conte que je connais bien, qui m'accompagne depuis l'enfance, à tel point que j'en connais une dizaine de versions. Dans l'imaginaire collectif, c'est beaucoup Perrault, et il y a le film de Jacques Demy qui est en présence, comme ça. Et finalement, le film de Demy, même s'il est dans une version un peu « dingo », reste très proche du conte de Perrault. J'ai essayé d'aller chercher ce qui pourrait être la version primitive, mais on ne sait jamais trop, puisque le conte c'est de l'oralité. Ce qui est assez fascinant, c'est de se rendre compte que selon de quelle période il nous parvient, il raconte vraiment quelque chose sur la société en soi. Il y a quelque chose comme ça qui entre en corrélation. Il y a des versions du conte où le père est banni de l'espace social, on lui dit « *C'est inadmissible, donc on va te tirer dans toute la ville avec des chevaux et montrer ô combien ce n'est pas possible, cette chose- là* ». Chez Charles Perrault, pour ne citer que lui, il est quand même accueilli en grande pompe au mariage de sa fille, on estime que oui, potentiellement il a un peu merdé, mais en gros ça va. C'est très intéressant de sculpter ça d'un point de vue dramaturgique. Et puis il y a eu le livre de Camille Kouchner, *Familia Grande*. S'en est suivi un mouvement *#MeTooInceste*, où tout à coup de plus en plus de personnes prenaient la parole sur ce qu'elles avaient enduré, et qui était peut-être jusque-là considéré comme des fables, puisque personne ne pouvait les entendre ou les croire. Et je me suis dit « *Mais que serait* Peau d'âne *aujourd'hui ?* ». J'insiste beaucoup sur le fait qu'il n'y a pas un conte, il y a des contes de *Peau d'âne*. Le projet, ce n'est pas de faire Charles Perrault, ça n'aurait presque aucun sens. Si on veut être juste dramaturgiquement, il faut vraiment se demander comment on le raconte pour que le conte continue à être vivant. Dans le cadre de ce mouvement, par exemple, les personnes prennent la parole, et parce qu'il y en a une qui prend la parole, il y en a une autre qui prend la parole et il y a tout un tas d'alliances qui se créent. On dit beaucoup « *#MeToo* libère la parole », mais *#MeToo* ne libère pas la parole, *#MeToo* libère de l'écoute. La parole a toujours eu lieu, ce n'est pas le sujet, on se trompe là-dessus. Ce que ça permet, c'est de libérer de l'écoute et que tout à coup ces paroles-là soient entendues. Tout à coup, ce n'est plus juste une histoire de famille, c'est considérer que l'intime est public, que l'intime est politique.

« LE THÉÂTRE EST UNE ÉCRITURE DU MONDE »

Une prise de parole qui est déjà au cœur de votre travail…

Quand j'entends Camille Kouchner à la radio, qui dit cette phrase aussi importante : « *Je savais, mais je ne pouvais pas dire. Je savais, mais je ne pouvais pas nommer* »… Elle est vraiment sur cette impossibilité à parler, à énoncer, à dire, qui me bouleverse aussi. Je crois que c'est une des raisons de pourquoi je fais du théâtre, essayer de pouvoir faire entendre des choses et travailler sur cette incapacité de parole. Et elle part du postulat que le tabou de l'inceste ne réside pas uniquement dans l'acte en lui-même, mais dans le silence qui l'entoure. Ça vient rencontrer des choses chez moi qui vont être importantes, parce que je travaille beaucoup sur la question de la famille, de l'identité, des frontières, des non-dits, des normes. C'est aussi « *Qu'est-ce qui est entendable ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ? Qu'est-ce qui est possible ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ?* ». Et puis je commence à regarder s'il existe d'autres *Peau d'âne*, même *mainstream*. Je me dis, « *Tiens, Walt Disney ne l'a pas fait* », c'est dingue. Je veux dire, ils font tout un tas de trucs, mais *Peau d'âne*,

non. Donc ça serait vrai, cette hypothèse de dire que le tabou est dans le silence. On sait aujourd'hui aussi que ce qui n'est pas nommé n'existe pas. Je vois effectivement ce film de Demy, duquel je gardais un souvenir pas très joyeux, je sais qu'il y a une chose qui est faite par Jean-Michel Rabeux à un moment donné, mais pas grand chose, par rapport aux autres contes qui existent. Et je me dis qu'il faut le faire, parce que c'est le moment de reparler de cette chose-là, parce que ça rencontre différents axes de mon travail.

Vient alors le temps de l'écriture…

Je propose à Marie Dilasser, avec qui j'ai déjà travaillé, de travailler avec moi sur l'écriture de ce conte. Mon écriture théâtrale part souvent du réel, un fait divers, une phrase entendue, quelque chose comme ça qui va me traverser et sur laquelle je vais avoir envie de zoomer. Marie est dans une écriture qui est très fictionnelle, très loin d'un réel ancré. On se connaissait, on a entretenu une sorte de relation intellectuelle pendant quelques années, et ça nous amusait beaucoup de voir de quelle manière ses fictions rencontraient mon réel, de voir comment on était d'accord ou pas et comment ça pouvait créer quelque chose d'autre. On a beaucoup échangé sur ce qu'on raconte, ce qu'on ne raconte pas, en allant rencontrer des textes, en discutant avec cette sociologue du théâtre qui s'appelle Bérénice Hamidi, qui parle beaucoup du fait d'inventer des nouveaux récits… C'est assez passionnant de se dire « *Que peut le théâtre ? Qu'est-ce qu'on fait si on raconte toujours la même histoire ? Et du coup, quelle est notre responsabilité en tant qu'artiste ? Qu'est-ce qu'on va amener potentiellement dans les imaginaires ?* ».

Quelles sont les contraintes que vous vous êtes données ? Quels sont les endroits où vous vouliez aller, ou ceux que vous vouliez éviter ?

On savait qu'on voulait reprendre des éléments iconiques du conte. On s'est dit qu'il y aurait un âne, qu'il y aurait un cake d'amour… On est parti de l'imaginaire collectif, on s'est dit que ce serait une enfant avec un papa et une maman, un âne, une alliée extérieure potentielle (chez nous, c'est une voisine). On s'est donné des choses comme ça et on s'est dit qu'on partait d'une sorte de réel. Dans le conte, c'est le royaume avec un père très fort, chez nous il est éditeur et il publie des livres. C'est lui qui a le récit, c'est lui qui a le *lead*, d'une certaine manière. Ensuite, on savait qu'il fallait qu'elle s'en aille, et on ne voulait absolument pas qu'elle rencontre un prince, mais on voulait qu'il y ait une histoire d'amour. Parce qu'à la lecture du conte, on se dit « *Elle rencontre un prince, mais rien n'est traité. C'est potentiellement une boucle et ça va recommencer* ad vitam aeternam ». Ça ne nous mettait pas très à l'aise. Donc on avait ces axes-là, et on a appelé aussi des espaces de notre enfance qui étaient assez forts, comme la fête foraine. Et on voulait qu'il y ait une résolution, qu'à un moment donné l'enfant puisse dire ce qui s'était passé, et que le père le reconnaisse. Ça nous paraissait vraiment important pour que l'enfant puisse commencer sa vie d'enfant.

Comment expliquez vous ce titre* Peau d'âne – La fête est finie *?

Quand on a commencé à réfléchir à *Peau d'âne*, on s'est dit que c'était intéressant de sauter certaines frontières, d'arrêter de séparer, et de s'intéresser dans le même temps aux adultes et aux enfants. *Peau d'âne* est présenté comme un spectacle tout public, mais on ne s'est pas dit « *on va faire un spectacle pour enfant* ». Comme il était question d'une famille, il fallait qu'on puisse s'adresser à tout le monde.

PEAU D'ÂNE - LA FÊTE EST FINIE, PHOTO DE RÉPÉTITION : COMPAGNIE EXIT

MADAM #2, PHOTO : COMPAGNIE EXIT

Aux prémices, il y avait ce souhait de faire un spectacle d'un côté pour les enfants et de l'autre côté pour les adultes. D'un côté, c'était *Peau d'âne* et de l'autre côté *La fête est finie* avec des acteur·ice·s qui circulent d'un plateau à l'autre. Ça s'est révélé très compliqué, mais c'est resté avec cette idée de champ / contre-champ, où une chose va en révéler une autre. Ça nous semblait impossible de ne pas dire, dans le titre, que *Peau d'âne* c'était fini.

Vous aviez déjà travaillé avec Marie Dilasser sur un épisode de* MADAM*, qui arpentait beaucoup de thématiques. Le sujet de l'inceste, en revanche, c'est quelque chose de totalement nouveau pour vous.

Tout à fait. Après, on nous étiquette assez rapidement en disant « *Oui, vous êtes militante…* », mais je ne pense pas que je fasse ça. Je veux dire, je porte des t-shirts, je fais des manifs par ailleurs, c'est mon truc aussi et ça va venir alimenter des choses, c'est très important pour moi d'être positionnée. Mais j'écris et je travaille sur ce qui va m'émouvoir, me traverser, sur des choses que je vais trouver injustes. Il n'y a pas de militantisme dans l'action de la culture. Il y a ce souhait de raconter autre chose, d'inventer un autre réel. Parce qu'effectivement, on peut faire le lien, le monde dans lequel on vit est profondément injuste et profondément atroce à plein d'endroits, et j'aime bien dire que je fais du théâtre parce que ça m'aide à vivre. Et quand je fais du théâtre, j'aimerais bien que ça puisse, d'une certaine manière, aider à vivre d'autres personnes. Mais ce n'est pas une revendication. On parle là de violences intrafamiliales, mais on ne fait pas un spectacle à thème. On ne se dit pas « *On va travailler sur l'inceste* », ce n'est pas ce qui se passe. C'est *Peau d'âne* qui m'accompagne, c'est le réel, c'est la fiction, c'est ces choses-là qui vont se rencontrer. C'est le monde dans lequel on vit qui est quand même, depuis le Covid, complètement dystopique. On a dépassé une fiction. C'est tout ça qui vient à mon projet.

Cela fait écho à la dernière édition du Festival d'Avignon, dont la programmation était précisément marquée par une grande présence du théâtre du réel, au point d'entendre certains regrets sur une absence de « la fiction pour la fiction ». Qu'est-ce que ça vous évoque ?

Je ne sais pas ce que c'est, la fiction pour la fiction, comme je ne sais pas ce que c'est le réel pour le réel. Il faudrait qu'on le définisse ensemble. Vous avez une idée de la fiction, moi j'en ai une autre, donc on ne sait pas ce que c'est. La fiction pour la fiction, c'est

Peau d'âne - La fête est finie est à découvrir les 12 et 13 octobre au Théâtre Jean Vilar à Montpellier, puis notamment le 28 janvier 2024 à Villeneuve-les-Maguelone ou le 26 avril à Sérignan.

MADAM poursuit également sa tournée. Les textes sont édités chez Deuxième Époque, le livre fera l'objet d'une sortie dans le cadre d'une sortie nationale à la librairie du Rond-Point le 28 septembre.

quoi ? C'est Shakespeare ? Et en même temps, ça raconte aussi des choses de la société, ça s'ancre quelque part. Le théâtre ne peut pas être déconnecté. Le théâtre est une écriture du monde, donc on n'est pas déconnecté du monde. Pour moi, il n'y a pas de débat. Après, il y a toujours des personnes qui sont attachées à certaines formes. Mais aujourd'hui, on crée des grandes épopées, des grands récits. Ce sont les nôtres, ils sont aussi valables, c'est aujourd'hui, c'est maintenant. En revanche, ce que j'ai entendu d'Avignon et qui m'a beaucoup heurtée, c'est tout ce qui s'est passé autour du spectacle de Rébecca et qui fait froid dans le dos *(la metteuse en scène Rébecca Chaillon et son équipe, venues présenter* Carte noire nommée désir, *ont été victimes d'agressions dans le cadre du dernier Festival d'Avignon, voir page 48, ndlr)*. Parce que ces personnes noires, lesbiennes vont prendre la parole sur des questions postcoloniales, elles essaient de créer un espace où elles peuvent être entendues, mais les gens ne veulent pas entendre. Il y a des réactions qui sont absolument violentes. Qu'est-ce qu'une société qui ne veut pas savoir d'où elle vient ? C'est hallucinant et ça raconte beaucoup de choses en soi. Je la soutiens bien sûr énormément, je trouve son travail fondamental, courageux, et à la fois je n'étais pas étonnée de ça.

CAROLE PRALONG - NOVO WESTERN

CRITIQUES

- PRESSE ÉCRITE
- INTERNET

l'Humanité magazine

25 janvier 2024

«Peau d'Âne», sans héros ni héroïnes

Cette relecture de Perrault destinée aux jeunes est une mise au point salutaire sur le discours de ce conte célèbre.

Les premières minutes sont déjantées, insouciantes et drôles. Mais le titre entier, « Peau d'Âne. La fête est finie », donne à penser que la farce n'est pas si drôle dans le petit monde de ce conte très connu. Hélène Soulié, à qui l'on doit aussi la mise en scène, et Marie Dilasser ont écrit cette pièce destinée aux jeunes, mais recommandée aux familles. Nous l'avons découverte lors de sa création au Théâtre Jean Vilar de Montpellier. Charles Perrault, qui publie sa version en 1694, tout comme le film de Jacques Demy, sorti en 1970, ont donné de cet ancien conte populaire une image que flétrissent ici les autrices. Le roi a disparu au profit d'un papa qui fait la sieste en caressant sa petite fille. Dans le film, le roi rêvait d'épouser son enfant. Il s'agit dans la pièce de démonter le discours patriarcal et incestueux du récit. Lory Hardel, Claire Engel, Julien Testard (Jean-Christophe Laurier à la création), Lenka Luptakova, Nathan Jousni et Fanny Kervarec se partagent les rôles. Contrairement à l'usage classique, « dans notre conte, pas de héros, ni d'héroïnes », souligne Hélène Soulié. Mais des personnages qui dénoncent l'insupportable avec justesse. ● **G. R.**

PEAU D'ÂNE. LA FÊTE EST FINIE,
de Hélène Soulié et Marie Dilasser,
exit-helenesoulie.com
Prochaines dates : les 28 et 29 janvier à Villeneuve-lès-Maguelone (34) ; le 11 février à Gindou (46) ; le 22 à Brécey (50)

15 OCTOBRE 2024

sceneweb.fr

l'actualité du spectacle vivant

« Peau d'âne » fait peau neuve

Hélène Soulié et Marie Dilasser font la peau au conte de Perrault et en proposent une version libre et déconstruite qui aborde le sujet de l'inceste avec une pertinence et une frontalité déconcertante. *Peau d'âne, la fête est finie*, ou comment prendre un sujet de société à bras-le-corps et faire d'un tabou encore brûlant un enjeu de théâtre. Un spectacle nécessaire et coup de poing qui n'y va pas par quatre chemins.

©Marc Ginot

Il était une fois une famille impeccable et bien sous tous rapports : un papa, une maman, une enfant, dans un appartement propre et rangé. Une famille parfaite en apparence. Mais derrière ce tableau idyllique, image figée d'un stéréotype plus glaçant qu'attrayant, la réalité n'est pas rose. Ce soir, le couple s'apprête à fêter son anniversaire de mariage, mais Maman n'a pas l'air de se réjouir à l'idée d'un dîner en tête-à-tête avec son mari et, si elle dépose son alliance dans le cake qu'elle prépare, c'est pour mieux s'en séparer. Tandis que le gâteau du désamour cuit dans le four, la mère se fait la malle pour échapper à la prison dorée dans laquelle elle s'ennuie ferme. À la mise en scène de cette réécriture croustillante du *Peau d'âne* de Charles Perrault, concoctée à quatre mains avec l'autrice Marie Dilasser,

Hélène Soulié campe un décor abrupt tout en lignes et angles tranchants, une scénographie en noir et blanc où quelques touches de rouge font tâches, comme des signes avant-coureurs du dysfonctionnement invisible qui agit en sourdine et détruit l'harmonie de façade. Famille factice, bonheur poudre aux yeux, le départ de la mère est un électrochoc qui va ébranler tout l'édifice de la maisonnée.
Pour signifier cet environnement à la fois lisse et oppressant, froid et faux, régi par des règles absurdes de rôles assignés, les interprètes endossent leurs personnages comme des pantins sans âme, confinés à leur partition, sans respirations ni bouffées d'air. Le jeu est mécanique, outrancier, artificiel à dessein, car rien n'est vrai dans cette famille en toc où le mobilier animé semble plus vivant que les habitants de cet appartement étouffant. Mais c'est pour mieux exploser ces codes lorsque le récit bascule, quand notre héroïne se fait la malle afin d'échapper aux siestes louches avec son papa tripoteur. Et c'est, alors, toute la représentation qui s'émancipe et se libère de son cadre contraignant. Exit le mur du fond qui obstrue l'horizon et le strie de ses lignes verticales comme une prison, adieu le mobilier et l'électroménager, symboles d'une vie bien réglée, au revoir les portes qui entravent autant qu'elles autorisent l'interdit – démultipliées dans la vidéo qui déploie ses images hypnotiques, cauchemardesques et lynchiennes. Place au plateau nu, ouvert à tous les possibles, à la liberté, aux rencontres impromptues, à un réseau d'entraide qui se constitue ; place à la parole qui trouve son chemin, aux mots posés sur ce qui se tait ; place au soutien, à la confiance, aux relations saines qui aident à reprendre son corps abîmé en main.

Le sujet est dur et délicat, mais le texte autant que la mise en scène parviennent à dire ce qui doit être dit sans détails superflus, sans montrer trop directement l'inadmissible innommable qui se joue dans l'intimité. Nul besoin d'insister, on comprend. Le signal du dérapage, c'est l'ordre donné par le père à sa fille d'aller prendre sa douche avant la sieste. La pièce ne prend pas de pincettes, elle ne contourne pas son thème, elle l'attrape pleinement tout en préservant la pudeur nécessaire pour s'adresser au jeune public – à partir de 10 ans tout de même. C'est un numéro d'équilibriste admirable qui s'invente et déroule son argumentation, ne se contente pas de livrer les faits, mais offre la possibilité d'une rédemption.

Le fantastique s'invite aussi dans la partie. La peluche Monique Bergamote, âne-tirelire directement échappé du conte originel, se métamorphose en créature hybride et non binaire tout droit sortie d'une soirée queer ; et la peluche confidente devient acolyte de fugue, tremplin vers une nouvelle vie, compagnon d'évasion. La belle au bois dormant est également dans les parages, figure écolo flamboyante, bagout d'enfer et short à paillettes qui fait tourner la tête. Elle prend place à bord de l'autotamponneuse qui leur sert de transport et pimente le tournant que prend la représentation. Ainsi, c'est dans la rencontre et le partage de son histoire que Peau d'âne trouve la force et le moyen de se réparer, de retrouver le goût de manger et goût à la vie. Maillons essentiels de son émancipation, interprétés par une seule et même comédienne, la voisine, la toubib et la juge apportent chacune leur pierre à la reconstruction de l'enfant abusée. Car le récit va au bout de son geste et le père-porc sera jugé et puni pour ses actes.

Peau-d'âne, la fête est finie bénéficie d'une distribution magnifique, tout entière au service d'une esthétique forte, dessinée, symbolique. La mère en fuite sera retrouvée dans le palais des glaces d'une fête foraine, comme pour mieux évoquer la complexité des apparences, ces jeux de miroirs et de transparence où les images renvoyées ne sont que des reflets, version moderne de la Caverne platonicienne. Le réel est complexe et il échappe, mais la vérité peut éclater et être écoutée, et c'est ce qui compte. Marie Dilasser et Hélène Soulié ont inventé un conte d'aujourd'hui d'une intelligence éblouissante, qui ne fait l'impasse ni sur la noirceur ni sur l'enchantement. Une histoire à tiroirs et bottes secrètes qui raconte plus qu'elle ne le laisse entendre, où les femmes, quel que soit leur âge, ont la bougeotte et l'envie irrépressible de prendre la tangente, de génération en génération – mention spéciale pour l'inénarrable apparition de la grand-mère évadée de son Ehpad, à moins qu'elle ne se soit échappée de la mort. Ce spectacle est un pavé dans la mare indispensable, un bouleversement qui donne à rire autant qu'à frémir, une révolution. **Marie Plantin**

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

17 OCTOBRE 2024

"Peau d'âne - la fête est finie", un titre fort et déterminé pour un spectacle époustouflant de grâce et d'intensité

Perrault, Grimm et bien d'autres, jusqu'à Jacques Demy et Catherine Deneuve, se sont emparés de l'histoire de ce roi qui, après que sa femme ait été emportée par la mort, décide de se marier avec sa propre fille. La princesse est alors obligée de se cacher sous une peau d'âne, devenir souillon, pour échapper à cet inceste, fuir dans la forêt des années durant, et finir par épouser un prince dans un mariage à tout casser avec son père, le roi, à qui elle a gentiment demandé le consentement comme une bonne fille respectueuse…

© Marc Ginot.

La version écrite à quatre mains par Marie Dilasser et Hélène Soulié, qui signe également la mise en scène, reprend le schéma de l'histoire originale tout en recadrant totalement les circonstances en les plaçant dans des repères contemporains. Le roi, la reine et la princesse sont devenus une famille bourgeoise actuelle, tout ce qu'il y a d'ordinaire et de patriarcale puisque le père travaille tandis que la mère aime chanter et s'occuper de leur fille unique.

Toute la suite de l'histoire est aussi replacée habilement dans notre époque. Mais si l'imagerie romanesque des rois, reines et fées a laissé place à un réalisme plus à même de provoquer une identification des spectateurs, toute une partie féérique a été développée dans la deuxième moitié du spectacle. Réalisme et fictions ne cessent de se chahuter, de rentrer parfois en collision à en faire des étincelles, et ce faisant de devenir révélateur des vérités tues et des silences pleins de cris.

Car c'est là que se niche tout l'objet de "Peau d'âne - La fête est finie", dans ce que l'on cache, ce que l'on tait. Ce qui se déroule dans le cercle familial, qui brise des vies par milliers et qui reste le plus souvent impuni, l'inceste. Pour parler de l'inceste à des enfants de 10, 11 ans, il faut posséder une belle délicatesse, c'est ce que fait ce spectacle. Le mot lui-même n'est prononcé qu'à la toute fin. Mais le public avec lequel j'ai assisté à la représentation, des scolaires de 6e et 5e, a compris de quoi il s'agissait depuis bien longtemps.

Ils étaient plus de 300 enfants de Montreuil et alentour à cette représentation. Et pourtant, il régnait dans la salle une écoute attentive, intense. Et soudain, comme un frisson qui parcourait cette foule dans une réaction instantanée à un mot, un geste au plateau. Puis à nouveau une profonde concentration, pour cette fois une rumeur forte, lorsque le père dit à sa fille à propos d'une robe : *"Je veux que tu la portes pour notre nuit de noce"*. Et plus tard, une ébullition encore plus forte lorsque la fille dit : *"Il met partout ses mains sur mon corps".* On ressentait dans ce public si jeune une belle fascination pour le spectacle qui se déroulait, mais également une compréhension très vive du drame qu'il racontait.

Aussi, je n'ai parlé pour l'instant que du fond de la pièce, mais les créatrices de ce spectacle ont imaginé un style de jeu, une mise en image, pleine de fantaisie, de lumières et même d'illusions. Perruques, maquillages, habits et accessoires, ainsi que jeux de lumières, sont complètement délirants pour certains personnages, certaines scènes. Dès le début, dans cette famille tout ce qu'il y a d'ordinaire, le jeu des interprètes tire par moment vers la gestuelle des automates pour rendre compte de toute l'artificialité de cette vie. Ensuite, lorsque la jeune fille s'enfuit, décors, costumes et personnages semblent tous sortis d'un entre-monde Tim Burtonien et Lewis Carrollesque. Hauts en couleur, hauts en parole, vivants et extrêmes, des personnages pleins de fantaisie, de grandeur et de traits marqués.

Et encore faut-il parler de la scénographie d'Emmanuelle Debeusscher et Hélène Soulié qui ne cesse pas d'évoluer, de se transformer, alternant les ambiances par des jeux d'éclairages et des projections qui font découvrir les parts cachées de certains personnages. Ce sont également des tombées de rideaux qui agissent comme des deus ex machina, des meubles qui se déplacent seuls et des perspectives qui s'ouvrent ou se resserrent suivant les sensations de liberté ou d'oppression générées par l'histoire.

Un mot également sur les interprètes dont beaucoup jouent plusieurs rôles, habilement méconnaissables à chaque fois, qui, toutes et le père, sont extrêmement précises dans leurs jeux sans jamais, à aucun moment, infantiliser les spectateurs.

Cette version du conte, modernisée, plus rugueuse et plus âpre, permet de donner à entendre plus concrètement ce dont il est question. Sans perdre pourtant la fantaisie initiale, elle débouche sur une autre fin, une fin dans laquelle le roi, ce père, finit questionné, finit jugé pour le mal qu'il a fait subir à son enfant. Tandis que l'enfant, Peau d'âne, qui n'a pas plus de nom ici que dans les autres versions, sinon qu'on l'appelle "mon cœur", "mon canard" ou "mon bouchon", retrouve grâce à ses rencontres, grâce à ce jugement, la parole, l'appétit de vivre, la liberté.

Le but d'Hélène Soulier et de Marie Dilasser, dans ce projet, est bien de donner aux enfants qui verront ce spectacle des clés pour leur permettre de déceler ces violences chez leurs camarades, pour leur permettre aussi de briser le silence qui enferme celles et ceux qui les subissent.

Il y a aussi cette juste envie de revenir questionner les sources de l'éducation romanesque enfantine pour en arracher, comme de la mauvaise herbe, toutes les racines de ce patriarcat qui exempte les rois de toutes punitions alors que les victimes de leurs mauvais désirs sont punies par elles-mêmes ou par la société. Le père n'est-il pas qualifié par la juge du triste syndrome de "patriarcatite" ? Le joli but de ces deux créatrices est de tenter l'émergence de nouveaux récits à destination des futures générations, *"pour tenter d'inventer un avenir désirable".*
Un beau spectacle pour une belle quête. Et vice versa. **Bruno Fougniès**

La Couleur des Planches

Peau d'Âne, la fête est finie, de Marie Dilasser par Hélène Soulié au Théâtre Public de Montreuil

Dans la continuité de *Blanche Neige, Histoire d'un prince*, Marie Dilasser poursuit son travail d'écriture autour de la réinvention du conte qu'elle confronte aux problématiques contemporaines. Sa dernière pièce de théâtre jeune public *Peau d'Âne, la fête est finie* est construite en collaboration avec Hélène Soulié qui la met en scène au Théâtre Public de Montreuil. Un spectacle sur le fil du rasoir de la violence, porté par des comédiens mordants et une esthétique cinématographique.

Ce spectacle s'inscrit dans une époque empreinte du mouvement #metoo et d'une libération de la parole autour des violences et notamment celles perpétrées sur les enfants dans leur cercle familial. (Pour les moins sensibles, je vous renvoie au compte Instagram d'André Bescond). Ici Marie Dilasser mêle habilement l'univers des contes et de la fable à un point de vue moderne et tout en finesse. Les mots qui blessent et déchirent ne sont jamais prononcés ce qui rend l'horreur plus terrifiante et brouille les pistes du réel. Cette approche subtile montre comment surgissent l'interdit et l'irréparable au sein d'un quotidien normal en apparence. Une manière de mettre en avant le point de vue de l'enfant et sa perception de ce qui est interdit ou autorisé dans ses relations aux autres. Car dans ce spectacle comme souvent dans la réalité, ce sont les autres, l'extérieur qui réveillent les limites du consentement.
Sous nos yeux l'intérieur d'une maison bourgeoise immaculée de blanc dans laquelle règne l'ordre et une propreté maladive. Pas de place pour la saleté dans ce cocon dans lequel semble régner la paix familiale. Ici la mère ne meurt pas. Elle prépare la recette de son fameux cake d'amour et quitte son mari avant la fin de la cuisson. Elle laisse son « coeur », sa fille, auprès de son père, cet être pilier censé protéger et veiller sur son enfant. Un père éditeur qui se transforme en Roi porc et dévore des yeux le corps de sa fille. Un père qui joue au jeu de se marier avec sa fille.
Pour échapper à ce jeu dangereux, l'enfant décide de partir à la recherche de sa mère en compagnie de son acolyte Monique Bergamotte. Une peluche d'âne un peu punk qui pour l'occasion prend forme humaine. Surgit devant nous un personnage mi âne mi queer qui préfère être nommé Francis et se genrer au féminin. Embarqués dans une auto tamponneuse ils rencontreront la Moche qui dort dehors, figure moderne de la Belle au bois dormant qui protège la forêt des affres des hommes. Ensemble ils aideront l'enfant à sortir du silence et à révéler ses secrets dévorants pour que justice lui soit rendue.

Hélène Soulié créait un univers photographique très stylisé. Au sein de la maison, les gestes sont millimétrés et mécaniques, les objets bougent tout seul et la maison toute entière vit au rythme d'une cadence parfaitement orchestrée. Les comédiens créaient des personnages loufoques et charismatiques. Entre rêves et cauchemars, la vidéo apporte une part de troubles et de dissimulations. Les costumes construisent un univers décalé un peu freaky à la Tim Burton et n'enlèvent rien à l'enchantement. **Savannah Macé**

17 OCTOBRE 2024

Arts-chipels.fr
22 OCTOBRE 2024

Peau d'âne ou la fête est finie. Perrault sur le gril de la culture woke.

Les contes de fées qui ont bercé les enfances de petites filles en mal de prince charmant ne sont pas des histoires innocentes ou prétendues telles. Hélène Soulié et Marie Dilasser, dans leur « relecture » de Peau d'âne, mettent à nu de manière réjouissante, dans une vision contemporaine, ce qu'il faut en faire aujourd'hui.

C'est dans un décor résolument non réaliste que commence l'histoire de la petite fille qui deviendra Peau d'âne. Les rayures des murs y prennent une allure penchée quand la situation ne va plus du tout, les accessoires entrent et sortent, s'ouvrent et se ferment tout seuls, mus par leur énergie propre. C'est dans une famille parfaite – un papa et une maman qui l'aiment – que grandit la fillette, en compagnie de son âne en peluche devenu ânesse : Monique Bergamote. Mais voici qu'un beau soir maman se fait la malle et que l'enfant reste seule avec son papa.

Une description de l'inceste qui parle à tous à mots couverts

Sous les yeux rendus aveugles de l'entourage – les œufs d'autruche s'accumulent dans le décor parfait de la maison – commence une danse de séduction dont on connaît aujourd'hui les formes, les tenants et les aboutissants : le ressort puissant de l'affection mis en place pour convaincre l'enfant ; le secret qu'on ne partage qu'à deux ; la menace, parfois ; le mal-être de l'enfant qui emmagasine en silence cette charge dont les répercussions se font sentir dans son comportement quotidien. Il lui faudra sortir de cette spirale infernale pour finalement mettre un mot – inceste – sur ce viol subi en silence durant parfois de longues années. On rappellera pour mémoire que la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles subies par les enfants (CIIVISE) évalue à 160 000 le nombre d'enfants victimes d'agressions sexuelles chaque année et qu'un Français sur dix confie avoir été victime d'inceste.

Une galerie de personnages significatifs et hautement symboliques

Quelques personnages gravitent autour du trio familial. On y trouvera mêlés des personnages hérités du réel et des personnages de contes. Il y a d'abord la voisine, qui s'occupe de l'enfant en l'absence du père et finit par concevoir des soupçons, l'écrivain qui donne quitus, pour raisons littéraires, à la dérive du père, les médecins et psychologues qui mettront au jour la réalité de l'inceste, le juge dubitatif qu'il faudra convaincre. À l'autre bout, il y a ces amis que la petite fille se crée dans sa tête ou que l'imaginaire des autrices réinvente et détourne : l'ânesse qui, de peluche inanimée, prend vie et devient garçon et trans ; et l'autre personnage emblématique des contes de Perrault qu'est la princesse endormie, sortie selon le conte de son long sommeil par un beau prince – avec qui elle se marie et fait beaucoup d'enfants. Comme l'âne qui quitte le statut de peluche pour s'incarner et faire son coming out, la belle au bois dormant s'insurge : contre ces humains qui tuent la nature ; contre ce prince « charmant » censée la réveiller alors qu'elle ne veut pas voir ce que les hommes infligent aux forêts et qu'en plus, elle n'a pas besoin d'être prise en charge.

Pour en finir avec les poncifs rétrogrades

Dans le ballet déjanté qu'interprètent les personnages, résolument croqués de manière non réaliste avec un humour ravageur, le message n'est pas moins clair. Si les parents doivent prendre conscience des répercussions de leurs actes sur leurs enfants, il appartient aux enfants d'oser dire et, comme la petite fille, de s'insurger, même si le prix est lourd à payer. Peau d'âne, pour naïve qu'elle est, n'en est pas moins volontaire en s'enfuyant de la maison, puis en témoignant devant les tribunaux. Et Freud peut aller se rhabiller avec sa théorie de la perversité enfantine qui masquerait un désir incestueux, tout comme l'idée d'un mensonge punitif que l'enfant exercerait contre son géniteur. L'ajout, pour faire bonne mesure, des modèles alternatifs de l'âne et de la dénonciation « verte » de la Belle complètent un tableau très politiquement correct et dans l'air du temps qui s'adresse aux grands aussi bien qu'aux petits. Quant à l'auto tamponneuse dans laquelle les révolutionnaires en herbe déboulent sur la scène pour percuter sans complexe le vieux monde, elle est plus qu'une image : c'est l'affirmation d'une nécessité… **Sarah Franck**

22 OCTOBRE 2024

DE LA COUR AU JARDIN

Si la fête est finie, c'est qu'elle a commencé un jour. Un beau jour ? Pas certain… Par pour tous, en tout cas… Il était une fois une famille modèle. Un papa, une maman et une enfant « professionnelle ». La formule est épatante. Abandon du domicile conjugal de la part de la maman. Un papa qui ne tarde pas à demander à faire la sieste avec sa petite de 8 ans.
Et qui va jouer au jeu du roi Porc. Vous avez sûrement entendu parler de ce « jeu », qui consiste pour un papa à abuser de son enfant. L'article 222-22-3 du Code pénal donne un nom à ce « jeu-là » : l'inceste.

Hélène Soulié nous propose une relecture on ne peut plus intelligente et pertinente du célèbre conte, celui-là même dont on compte tant de versions, et dont on ne retient pratiquement que l'adaptation au cinéma de Jacques Demy (un clin d'œil est d'ailleurs glissé dans le spectacle. Et non, ne comptez pas sur moi pour en dire plus...).
Ecrite à quatre mains avec l'autrice Marie Dilasser, cette version destinées aux spectateurs à partir de 10 ans va dire les choses, par le prisme certes de l'acte en lui-même, certes, mais également et surtout par la notion d'écoute de l'enfant victime de ce crime. L'écoute ou la non-écoute, plutôt. Selon l'anthropologue Dorothée Dussy et la psychiatre Muriel Salmona, les petites victimes savent dire non. Le problème se situe dans le fait qu'elles ne sont pas entendues. Leur parole est souvent ignorée, voire volontairement passée sous silence.
Ce spectacle aborde cette prise en compte imparfaite de la parole enfantine, et de façon limpide, claire et sans aucun pathos de mauvais aloi, (au contraire, nous allons souvent rire, aussi…), et nous montre comment ce conte porte en lui cette adresse universelle, avec la place de l'enfant dans cette relation asymétrique et dysfonctionnelle avec la figure du père, mais également avec les adultes qui gravitent autour de lui.

Ici, le conte se déroule de façon tout à fait contemporaine. Le réel du plateau vient conforter la fiction de la page du traitement de texte. Nous faisons connaissance avec les trois premiers protagonistes. Le merveilleux des belles histoires est assuré notamment par l'apparition « enchantée » de meubles ou d'objets téléguidés par un technicien depuis son pupitre. L'effet est saisissant. Merveilleux également ce décalage avec la réalité qu'est le jeu légèrement outré des comédiens. Un peu comme dans une certaine forme du théâtre No japonais.
Comme s'il fallait faire comprendre le plus rapidement possible les intentions de chacun, le propos qui se développe sur scène. Le parti-pris fonctionne à la perfection.
Nous comprenons très vite la mécanique de cette relecture en écoutant et en observant le jeu exacerbé des comédiennes et des comédiens. Ceci est très réussi et très malin.
La dimension conte va également s'amplifier avec l'apparition de deux personnages essentiels. L'âne Francis, né Monique-Bergamote et la Moche qui dort dehors, née La belle au bois dormant. Nous croiserons également une mère-grand aux cheveux bleus, qui nous fera beaucoup rire.

Sous couvert d'aborder la problématique énoncée un peu plus haut, Hélène Soulié et Marie Dilasser permettent aux petits et aux grandS spectateurs de réfléchir à quantité de problématiques actuelles, avec beaucoup de subtilité, et toujours sans avoir l'air d'y toucher.
La déforestation, l'urgence écologique, le fait de ne pas être enfermé dans un genre sexué, ou encore la responsabilité de chacun, les grands de tout faire pour enrayer la déliquescence sociétale et les petits pour s'engager à préserver le monde qui entoure.
L'adresse finale au public est à ce titre très maligne et fonctionne parfaitement.

On sort de la salle en étant conscient d'avoir assisté à un spectacle d'importance !

A lire l'intégralité ➔ http://delacouraujardin.over-blog.com/2024/10/peau-d-ane-la-fete-est-finie.html

Théâtre du blog

17 OCTOBRE 2024

Peau d'âne-La fête est finie de Marie Dilasser, conception et mise en scène d'Hélène Soulié, (tout public à partir de dix ans)

Le célèbre conte de Charles Perrault fait peau neuve avec ce texte de Marie Dilasser dans une mise en scène, en forme de procès fait aux pères abusifs. Nous avions découvert Hélène Soulié avec *MADAM*, une trilogie au féminin entre fiction et documentaire. Membre active du mouvement H./F. en région Occitanie prônant l'égalité professionnelle dans les arts et la Culture (voir *Le Théâtre du Blog*), elle poursuit son engagement militant avec une version actuelle de ce conte.

Dans l'intérieur froid et propret d'une famille actuelle «normale» : le père, la mère et leur petite fille. Lui, perruque blanche, bon chic bon genre, est éditeur. Son épouse, femme au foyer tirée à quatre épingles comme sa maison, confectionne des cakes d'amour en fredonnant la recette chantée par Catherine Deneuve dans *Peau d'âne,* le film de Jacques Demy. Leur enfant ne se fie qu'à la voisine chez qui elle va soigner les animaux, et à Bergamotte, son inséparable âne en peluche…

Quand la mère déserte le foyer (sans raison apparente), le père reporte ses désirs sur sa fille, «joue à la sieste » avec elle, la pare de vêtements féminins, la retient prisonnière et invite son ami, l'auteur libidineux du *Roi porc,* à reluquer sa jeune proie. C'est l'ogre dévorateur, le loup des contes de fée.

La petite n'en dort plus, s'affaiblit mais ne dit rien. Elle arrive pourtant à s'enfuir à la recherche sa mère. La pièce bascule alors dans le féérique. La petite roule en auto tamponneuse avec l'âne doudou, devenu Francis, une créature hybride et transgenre, figure de la fée providentielle. Dans la forêt, ici réduite à maigre bosquet, ils rencontrent la Belle au bois dormant (Laury Hardel), qui milite pour sauver les arbres… Elle se joint à eux et le trio poursuit joyeusement sa route. La petite fille, libérée de sa peur et de sa culpabilité, trouve, auprès de ses amis, les mots pour dénoncer son père prédateur. **Mireille Davidovici**

A lire l'intégralité ➔ http://theatredublog.unblog.fr/2024/10/17/peau-dane-la-fete-est-finie-conception-et-mise-en-scene-dhelene-soulie-texte-de-marie-dilasser-tout-public-a-partir-de-dix-ans/

ZÉBULINE LE WEB

27 octobre 2023

Les rois porcs n’ont pas d’excuse

Avec la création de Peau d’âne, la fête est finie, Hélène Soulié met en terme aux excuses littéraires des pédophiles et pères incestueux. La parole, crue, est aux victimes

Peau d'âne, la fête est finie © Marc Ginot

Le Théâtre Jean Vilar était plein à craquer de la jeunesse populaire de La Mosson et La Paillade, familière d’un lieu où la Ville de Montpellier programme des spectacles engagés et pratique une médiation active. **Hélène Soulié** y est en terrain familier : la metteuse en scène s’est formée à Montpellier et y a fait ses premières armes, et sa compagnie **Exit** y est toujours basée. Mais cet ancrage local n’empêche pas la portée universelle d’un spectacle pour enfants qui est une claque pour tous·tes.

Dans un décor enfantin astucieux où les meubles colorés se déplacent seuls, où les costumes ont tout du déguisement, une scène de prédation familiale a lieu. Le père (**Jean Christophe Laurier**), regard mauvais, bouche oblique, perruque blanche, bon chic terrifiant, accule sa fille, tandis que la mère fuit en conseillant à son enfant sans nom d'en faire autant. Celle-ci devra pourtant céder au rituel des « siestes » paternelles…

Ce que disent nos fictions séculaires

Le premier acte est glaçant. **Fanny Kervarec**, qui joue l'enfant, s'étiole, se renferme, amenuise ses gestes, incarne la terreur et la culpabilité jusqu'au malaise. Le père éditeur et son ami écrivain, sorte d'affreux Matzneff gras, rois porcs libidineux, lorgnent sur la chair fraîche et dévorent des cervelles et de la viande crue. Ils sont l'incarnation dans le réel des ogres des contes, des loups, des pères qui veulent se marier avec leur fille, leur ôter le cœur, les endormir cent ans et dévorer les chevrettes.

Après ce premier acte sidérant c'est une autre fantaisie, féerique et libératrice, qui viendra réparer les traumatismes dans une joie tapageuse. L'âne de l'enfant (**Nathan Jousni**, très drôle) se révèle un hybride qui se genre au féminin. Il rencontre une Belle au bois dormant noire (formidable **Laury Hardel**) qui milite pour que la forêt renaisse. Leur road trip en auto tamponneuse délie peu à peu les paroles de l'enfant, son anorexie, sa terreur. Jusqu'au procès du père, définitif : oui, les hommes doivent s'interdire certains désirs, pour les enfants, surtout quand ils sont les leurs.

La fête est finie. Ce *Peau d'âne* met un terme à l'inceste raconté dans le conte des Grimm et le film de Demy. La fée des lilas, le cake d'amour en prennent aussi pour leur grade. Mais au-delà, il construit un univers féérique possible où il y aurait des couples choisis, des hybrides et des trans, des princesses racisées et des espèces en voie d'apparition. De nouveaux contes, pour un nouveau monde non patriarcal.

AGNÈS FRESCHEL

Peau d'âne, la fête est finie a été créé les 12 et 13 octobre au Théâtre Jean Vilar, Montpellier.

À venir
Le 28 janvier au Théâtre Savary, Villeneuve-lès-Maguelone

19 octobre2023

« Peau d'âne, la fête est finie »

Fête du présent et défaite du dépassé

Peut-on encore lire à nos enfants les contes de Perrault ? Peut-on raconter *Peau d'âne* « innocemment », comme une belle histoire qui commence un peu mal/mâle certes, mais qui finirait « bien » (selon la norme dominante) ? Peut-on, aujourd'hui en France, raconter cette histoire sans hurler au scandale face au caractère massif du crime d'inceste dans la société ? La chose est attaquée de front par Marie Dilasser et Hélène Soulié, duo de choc depuis *MADAM* en 2018. La première est l'autrice de *Peau d'âne, la fête est finie,* écriture à laquelle la seconde a participé avant de mettre en scène le texte avec audace et baroquisme.

Il est temps de déclarer « la fin de la fête » patriarcale et de proclamer la défaite de l'inceste sauf que la réalité est têtue – Comme un âne ? La bête a bon dos ! Mais comment célébrer cette « dé-fête » quand un français sur dix a été victime d'inceste ? Quand 96% des agresseurs sont des hommes, pères ou beaux pères largement en tête devant les oncles, cousins et frères arrivant *ex-aequo* ? Quand 160 000 enfants sont agressés chaque année et que 70% des plaintes sont classées sans suite ? Espérer le commencement de la fin et continuer le combat ! Bien sûr, dans le conte, le roi se ravise face au bonheur nuptial qui échoit à sa fille, mais rien ne le condamne et il faut que sa progéniture soit offerte à un autre mâle pour qu'il se calme ! Dans la pièce, l'inceste n'est pas nommé comme s'il ne le méritait pas. Il est cependant dénoncé par une subtile homophonie : « jeu de sieste ». Mais pour les autrices engagées que sont Marie et Hélène, subtilité peut rimer avec brutalité : « Balance ton père ! »

Dans un premier temps, la pièce revisite le conte. Le père prédateur est éditeur et se réjouit du succès commercial d'un livre à sortir, *Le Roi-Porc.* À sa fille qui ose interroger son excitation, il répond : « Le Roi-Porc donne une fougue, une méchante envie de vivre, un appétit colossal et contagieux. Le Roi-Porc dévore la vie avec rage, moi aussi je vais tout dévorer, tes jambes, ton ventre, tes yeux, tes reins, ton foie, ton cœur ! Hum ! » La mère l'enjoint d'arrêter mais la pulsion criminelle insiste : « Je suis le Roi-Porc, on ne me dérange pas quand je mange ! » Il fallait rappeler les ingrédients du mythe en même temps que ceux du cake d'amour mais selon une recette nouvelle… Plus indigeste ? C'est pour mieux faire vomir ceux qui se nourrissent de ces intentions destructrices, « mon enfant ». Ensuite, acte deux, la fille fuguera avec son âne en peluche qui franchira la barrière des espèces et des genres pour devenir un demi-humain qui « se genre au féminin ». Iels se feront une copine, une « belle au bois dormant » bien éveillée et végan,

en guerre contre la déforestation. C'est elle qui conduira l'enfant chez le toubib qui, auscultant son corps, déclarera : « ça fouine, ça fouille, ça grogne, j'entends quelqu'un, quelqu'un qui n'a rien à faire là. » et diagnostiquera chez le père « une partriarcalite aiguë ». La Sainte Famille en prend pour son grade : « ''Un papa, une maman, y'a pas mieux pour un enfant !'' Tu rigoles ? » lance la belle réveillée à l'enfant qui s'émancipe. Soulié et Dilasser dénoncent mais avec truculence ! Dans un chamboule-tout défouloir, jubilatoire, l'enfant et ses « ami.e.s antispécistes »
fêteront *forainement* l'intersectionnalité des révoltes! Arrive le troisième acte où le père « insiestueux » réapparaît mais la fête est vraiment finie pour lui : il est au tribunal, mis en accusation par notre époque qui ne veut plus croire qu'il suffit d'apprendre aux enfants à dire « non ». C'est de cette façon que les autrices jouent entre fiction et réalité, s'amusant à « trouer le conte » en le percutant par l'actualité. De #Metooinceste à l'écoféminisme en passant par la question du genre, la pièce avance comme dans un rêve, par libres associations, métaphores et métonymies pour former à la fin une fable anarchique, acide et drôle qui fait éclore un nouveau personnage, « Peau Neuve » et formule une joyeuse utopie : « que tout soit nickel, dans 50 ans » !

Les décors, costumes et éclairages sont à l'avenant, plein de fantaisie et de couleurs, excepté pour le noir et blanc des murs striés et tristes de la maison du père, au début. Citons tout ce beau monde : Chloé Bégou en tant qu'assistante à la mise en scène ; les comédien.ne.s Lorry Hardel, Claire Engel, Lenka Luptakova, Nathan Jousni, Fanny Kervarec, Jean-Christophe Laurier ; Emmanuelle Debeusscher et Hélène Soulié à la scénographie ; Maïa Fastinger à la vidéo ; Juliette Besançon, Jean-Christophe Sirven et Marie-Frédérique Fillion ayant assuré respectivement les lumières, le son et les costumes.

Il faut aller voir *Peau d'âne, la fête est finie,* non pas pour collectionner une énième version du conte, encore moins pour faire diversion aux urgences sociétales mais pour prendre plaisir à la vivacité et à la force créatrice, subversive et réflexive de ce théâtre militant tellement en phase avec la sensibilité des jeunes générations. Lors de la première, le 12 octobre 2023, dans la grande salle du théâtre Jean Vilar de Montpellier, les quatre cinquièmes des spectateurs étaient collégiens, lycéens et étudiants dont beaucoup en études théâtrales. Est-il besoin de préciser que la réception de l'œuvre fut intense ? Applaudissements fournis et enthousiastes voire exaltés et bruyants !

Jean-Pierre Haddad

Tournée : Le Parvis – scène nationale, Tarbes 16 octobre 2023 – 10h et 14h30 17 octobre 2023 – 14h30 et 19h ; Scène nationale du Sud Aquitain, Bayonne 19 octobre 2023 – 19h 20 octobre 2023 – 10h et 14h30 ; Centre culturel Bérenger de Frédol – Villeneuve les Maguelone 28 janvier – 17h ; L'Arsénic – Guindou Saison culturelle Cazals-Salviac 11 février 2024 – 17h ; Espace Culturel de Brécey Communauté d'agglomération Mont Saint-Michel Normandie 22 février 2024 – 14h et 20h30 ; Théâtre La Cigalière – Sérignan 26 avril – 14h30 et 20h30 ;

Théâtre Nouvelle Génération – CDN Lyon Mars 2025

LOKKO
MAGAZINE CULTURE & INNOVATION MONTPELLIER

16 octobre2023

« Balance ton père » : la Peau d'âne féministe d'Hélène Soulié

A la suite de sa fameuse série théâtrale féministe "Madam", la metteuse en scène montpelliéraine s'empare avec aisance du registre jeune public pour régler son compte au Peau d'âne incestueux de Perrault avec "Peau d'âne, la fête est finie", créé au théâtre Jean Vilar de Montpellier. On recommande !

Extension du domaine de la lutte pour Hélène Soulié à la suite de "Madam" (manuel d'autodéfense à méditer) : un sextathlon comme un carnet de voyage en 6 épisodes, réflexion sans équivalent autour des identités et du genre qui mêle des textes commandés à des autrices, des entretiens avec des scientifiques, des universitaires et le vécu des comédiennes. Et qui fait l'objet d'un livre sorti récemment aux éditions Deuxième époque, présenté fin septembre au théâtre du Rond-Point à Paris.

Cette fois, c'est au jeune public que la mère d'un garçon de 16 ans s'adresse. "*En juin dernier, alors que des milliers de personnes se mobilisent,* explique Hélène Soulié*, s'allient pour prendre la parole sur les violences qu'elles ont endurées enfant, que des récits (jusqu'alors considérés comme des fables ?) nous parviennent, l'idée d'adapter Peau d'âne au regard de ce qui se trame aujourd'hui s'impose. Le conte troué par le réel, par l'actuel, s'impose de lui-même. S'ensuivent les premières questions : comment écrire Peau d'âne aujourd'hui ? Qui est Peau d'âne aujourd'hui ? Les enfants d'aujourd'hui connaissent-ils cette fable ? Quelle empreinte notre époque pourrait-elle laisser dans ce conte ? Qu'est-ce que le conte nous raconte d'aujourd'hui ? Très vite, je sais que je veux m'adresser aux enfants et aux adultes. À la fois, parce que le conte porte en lui-même cette possibilité d'adresse universelle, mais aussi parce que le sujet implique en lui-même la question de la place des enfants et des adultes, et leur relation dysfonctionnelle. L'idée germe donc de faire une œuvre à double lecture : Peau d'âne-La fête est finie*".

C’est l’histoire d’une Peau d’âne de 2023 qui vit dans “*la plus belle, la plus lumineuse*” des familles sauf qu’elle recèle une banale monstruosité bien cachée dans ce foyer “normal” où l’on “*range bien ses chaussures*“. Le roi de la fable est un père qui oblige sa petite fille à faire des siestes. “*C’est un jeu, on joue !*” dit-il à l’enfant.

A partir du fameux conte de Perrault (1694), Hélène Soulié, à la mise en scène et Marie Dilasser à l’écriture, ont produit un théâtre queer, où l’âne refuse son assignation de genre (photo ci-dessus), dont les protagonistes ont la raideur mécanique des jouets, où l’on fait rendre gorge aux sens malsains ayant traversé les siècles en toute impunité. Avec des emprunts au film de Jacques Demy via une recette de cake d’amour.

La vidéo vient prendre sa part de la narration, focalise sur la honte, ce qui se cache, donne de la profondeur et des lignes de fuite au récit. Du spectacle jeune public, il a les ressorts comiques qui font rire les enfants comme eux seuls savent le faire. Sans frein. C’est une pièce ludique, un peu dingue et colorée, pleine de valises qui déménagent, où des objets du quotidien comme la poubelle se déplacent par téléguidage.

On bouge en rollers ou en auto-tamponneuse sous une boule à facette mais une ligne dramaturgique chemine souterrainement, au rythme du long et terrible chemin de Peau d’âne vers une prise de conscience, qui va mettre un terme à l’apnée typique des victimes d’inceste. Là, les bons mots sur les maux peuvent se dire. Peau d’âne est en bleu de travail : une tenue moins genrée et plus pratique que la robe aux couleurs du temps de Catherine Deneuve.

Pour la soutenir, il y a toute une coalition solidaire des héroïnes et héros de contes à déconstruire -sacré chantier !- comme une Belle au bois dormant (perruque blanche) renommée “La Moche qui dort dehors” ou une Mère Grand aux cheveux violets (à gauche sur la photo). C’est la révolte des légendes faussement innocentes de notre enfance. C’est drôle, autant que puissamment cathartique, et ça se termine par un procès. En prison les “rois-porc” !

Indiqué pour tout public à partir de 9 ans, “Peau d’âne, la fête est finie” est à voir en famille. Qu’est-ce que ça leur fait ? Comment ça leur parle aux parents et à ces gosses ? Ceux-ci rient très fort aux bons mots : “T*u fouettes l’autruche !*” pour dire “*tu sens mauvais*“, les éclate. Même si des silences pudiques se font sur certains passages, ils savent. Il faut cueillir cela -les échanges intra-familiaux seront précieux- et aller un peu plus loin dans l’exégèse. Des rencontres de bord de scène suivent les représentations dédiées aux scolaires. Une pédagogie de combat servie par une excellente troupe au taquet (Claire Engel, Lorry Hardel, Nathan Jousni, Fanny Kervarec, Jean-Christophe Laurier, Lenka Luptakova). Et pour laquelle, le compositeur Jean-Christophe Sirven a reçu le prix 2023 du Fonds SACD (société des auteurs et compositeurs dramatiques) pour la musique de scène.

Valérie Hernandez

Actuellement en tournée.

Photos Marc Ginot

L'ŒIL D'OLIVIER
chroniques culturelles et rencontres artistiques

13 octobre 2023

Hélène Soulié règle son conte au père de *Peau d'âne*

À Montpellier, au Théâtre Jean Vilar, la metteuse en scène **Hélène Soulié** et l'autrice **Marie Dilasser** démystifient le conte rendu célèbre par **Perrault**, par les **Frères Grimm**, déboulonnent l'Œdipe de Peau d'âne, offrent à l'héroïne les armes pour se reconstruire et condamnent le père incestueux aux tourments éternels. Ici pas de robe couleur soleil ou couleur de lune, pas de marraine fée pour sauver l'enfant des griffes de son père, pas de prince sauveur… À peine quelques clins d'œil détournés au fameux cake d'amour, sanctifié dans l'inconscient collectif par l'adaptation cinématographique de **Jacques Demy**. Ne reste que l'histoire d'une petite fille et de son géniteur qui se glisse dans son lit et la caresse.

Débarrassé de ces oripeaux qui enjolivent le sordide pour faire fable, le conte revu et corrigé par **Marie Dilasser**, en collaboration avec **Hélène Soulié**, donne à voir une réalité crue, celle d'une mère démissionnaire, d'un père pédophile et d'une gamine perdue qui se réfugie dans ses rêves pop et dégenrés pour ne pas sombrer. En revisitant ce classique du genre, les deux artistes, toutes deux féministes engagées, ne font certes pas dans la dentelle, mais trouvent les mots justes et les images percutantes pour en finir avec la banalisation de l'inceste véhiculé par les écrits de Perrault. Imaginé pour un public adolescent, ce *Peau d'âne* des temps présents met en exergue les non-dits, les mots cachés entre les lignes. Abusant des effets scéniques- surjeux, lumières psychédéliques, costumes délirants, etc. – et des codes de la jeunesse d'aujourd'hui, **Hélène Soulié** touche juste, secoue les consciences des prépubères, déjà acquis à la cause, quitte à laisser les adultes sur le bord de la route. En rodage, en ce soir de première, le spectacle tout feu tout flamme tout « queer » devrait, on l'espère, trouver son rythme de croisière au fil des représentations. Comme tous les contes, *Peau d'âne* ancre les rêves des petites filles dans un patriarcat crasse. L'adaptation qui en est faite par **Dilasser** et **Soulié** tente d'en déboulonner les fondements à travers un procès déjanté en perruques, tenues sexy et bras levés !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Montpellier

Peau d'âne – la fête est finie de Marie Dilasser
Théâtre Jean Vilar
155 Rue de Bologne
34080 Montpellier
Jusqu'au 13 octobre 2023
durée 1h20
16 et 17 octobre 2023 au parvis – scène nationale, Tarbes
19 au 20 octobre 2023 à la Scène nationale du Sud Aquitain, Bayonne

le 27 janvier 2024 à la Salle polyvalente Jacques Brel – Prades le lez
le 28 janvier 2024 au Centre culturel Bérenger de Frédol – Villeneuve les maguelone
le 11 février 2024 à L'Arsénic – Guindou – Saison culturelle Cazals-Salviac
le 22 février 2024 à l'Espace Culturel de Brécey – Communauté d'agglomération Mont Saint-Michel Normandie

Conception et mise en scène d'Hélène Soulié
Texte de Marie Dilasser en collaboration avec Hélène Soulié
Assistance mise en scène – Chloé Bégou
Scénographie d'Emmanuelle Debeusscher et Hélène Soulié
Vidéo de Maïa Fastinger
Lumière de Juliette Besançon
Son de Jean-Christophe Sirven
Costumes de Marie-Frédérique Fillion

Snobinart
Le magazine culture et art de vivre du sud de la France

13 octobre2023

« Peau d'âne – La fête est finie », des mots sur l'inceste

Pour sa nouvelle création au Théâtre Jean Vilar de Montpellier, Hélène Soulié prend à corps *Peau d'âne* pour en faire ressortir l'un de ses éléments les plus sombres, pourtant souvent traité avec légèreté : l'inceste entre un père et sa fille. Associée à Marie Dilasser à l'écriture, la metteuse en scène replace le conte au cœur de notre société, entre amertume, fantaisie et optimisme.

© Marc Ginot

On se souvient du conte de *Peau d'âne* essentiellement par la version de Charles Perrault et par l'adaptation qu'en a fait Jacques Demy dans son film de 1970. On s'en souvient par ailleurs, comme beaucoup de contes, avec toute la douceur enfantine que l'on veut y associer au détriment de ce qui fait leur essence même. En s'attelant précisément à gratter le vernis nostalgique et enchanté de cette histoire, Hélène Soulié s'empare d'un sujet hautement nécessaire et néanmoins noyé sous les tabous : l'inceste.

Perruques trop parfaites vissées sur la tête et corps raidis dans un espace où seul le rouge contraste avec le plateau incolore, les personnages qui nous font face semblent tout droit sortis d'une boîte

de jeu pour enfant. D'ailleurs, tout n'est qu'un jeu, ça l'a toujours été. Seulement, comme les stries qui tapissent le mur du salon, les règles évoluent imperceptiblement, glissant dangereusement vers un point de non-retour.

Confrontant à un même endroit l'emprise grandissante du père et la soumission effrayée de sa fille, *Peau d'âne – La fête est finie* prend des airs de reconstitution presque objective de l'indicible. Pourtant, sans se cacher derrière des métaphores trop abstraites – allant même parfois jusqu'à jouer de l'évidence –, le texte de Marie Dilasser va à l'essentiel : dire les maux.

La parole se fait ici tantôt lame aiguisée – vecteur de l'autorité paternelle à l'origine du crime –, tantôt outil de prise de conscience, et par extension de défense. Car pour Peau d'âne, comprendre ce qu'elle subit prend bien moins de temps qu'être capable de l'exprimer. Pour elle comme pour le public, la prononciation – enfin ! – du mot « inceste », jusque-là minutieusement tu, éclate comme une délivrance, comme un droit à être finalement entendu.

Le chemin aura été long. Il aura fallu faire appel à bien des figures imaginaires ou mémorielles pour toucher du doigt l'acceptation, pour que l'austérité laisse lentement place aux couleurs et à l'amusement. Et tandis que, de son côté, Peau d'âne se construit peu à peu une identité aux côtés des créatures fantaisistes qui l'accompagnent, son père s'apprête à subir la sentence qui, jusque-là, n'avait jamais été prononcée à son encontre dans aucune des versions du conte : la fête est finie.

Convoquant des références de l'ordre du commun tout en creusant le fond même du conte, Hélène Soulié replace *Peau d'âne* dans un contexte qui trouve incontestablement son écho. En dépit de quelques thématiques satellites qui amoindrissent la portée du propos et d'une approche du jeu qui gagnerait sans doute à plus de retenue à destination d'un public adulte, la metteuse en scène parvient à porter au plateau un sujet essentiel, comme en attestent les regards, les échanges et les applaudissements d'un public touché et conquis.

Peter Avondo